

701 AVANT NOTRE ÈRE

Le siège de Jérusalem par Sennachérib

En 701 avant notre ère, le roi assyrien Sennachérib assiège Jérusalem dans le cadre d'une campagne militaire sur la côte méditerranéenne orientale. Ce siège est documenté à la fois par des sources néo-assyriennes et par la Bible hébraïque. Ses circonstances et son issue n'en demeurent pas moins mystérieuses.

LE CONTEXTE

Au VIII^e siècle avant notre ère, Israël et Juda sont de petits royaumes coincés entre les grands blocs géopolitiques que sont l'Égypte et la Mésopotamie. Cette dernière est dominée par une dynastie assyrienne dont le pouvoir s'étend considérablement au cours de la seconde moitié du siècle. La côte méditerranéenne orientale, notamment, est une zone stratégique et fait donc l'objet de multiples campagnes militaires. L'une d'entre elles, menée par le roi assyrien Sargon II, conduit à la destruction du royaume d'Israël en 722 avant notre ère, accompagnée par d'importants déplacements de populations. Une partie des Israélites fuit alors vers le sud et gagne le royaume de Juda. La ville de Jérusalem – et, plus généralement, tout le nord du royaume – voit sa population démultipliée. D'importants chantiers sont entrepris par le roi Ézéchias : des canalisations sont creusées à l'est ; les murailles de la ville sont déplacées à l'ouest ; de nouveaux quartiers sont bâtis.

Une vingtaine d'années après Sargon II, son fils Sennachérib s'engage lui aussi dans une série d'expéditions : à l'est, en Babylonie et au Zagros ; à l'ouest, en Phénicie, en Philistie et en Juda. Les raisons exactes de la campagne contre Juda sont floues : ce royaume était vassal de Sargon II et lui versait un tribut ; les Assyriens n'avaient

donc, *a priori*, aucune raison de l'attaquer. Est-il possible qu'Ézéchias ait profité de l'accession au trône de Sennachérib pour défier son suzerain ? Aurait-il cessé de verser le tribut qui lui était imposé ? Aurait-il tenté de former une coalition ?

De fait, certaines sources pourraient suggérer qu'il ait cherché appui auprès des Égyptiens (2 Rois 18, 21), à l'instar de ses voisins philistins, ou qu'il se soit rapproché des Babyloniens (voir, peut-être, 2 Rois 20, 12-19). Quoi qu'il en soit, Sennachérib semble décidé à réaffirmer sa suzeraineté. C'est ainsi qu'au cours de sa troisième campagne militaire, en 701 avant notre ère, après avoir frappé la Phénicie et la Philistie, il attaque « toutes les villes fortifiées de Juda » (2 Rois 18, 13). La documentation assyrienne évoque la conquête de 46 villes fortifiées mais n'en fournit pas la liste. Il est donc possible que ce chiffre soit quelque peu exagéré ; les fouilles archéologiques confirment néanmoins que de nombreux sites en Juda – à défaut d'être fortifiés – ont bel et bien été détruits à l'époque. Les sources littéraires, quant à elles, mentionnent quelques villes telles Lakish, Libna et Jérusalem. C'est bien sûr cette dernière, capitale, qui a retenu l'attention des auteurs antiques et modernes.

LE SIÈGE

La réalité et la nature du siège de Jérusalem font débat. Intéressons-nous d'abord aux données archéologiques. Sur place, aucun vestige ne vient documenter cet événement ; on doit se contenter de traces à Ramat Rachel, à quelques kilomètres au sud de Jérusalem. Il en va tout autrement du siège de Lakish, où la rampe d'accès érigée par les Assyriens est encore visible ; à l'intérieur de la ville, les fouilles ont également mis en évidence des fortifications provisoires visant à empêcher les béliers ennemis de faire une brèche. La conquête de Lakish est en outre réputée figurer sur des bas-reliefs ornant les murs d'un palais de Sennachérib à Ninive, en Mésopotamie, tandis que le siège de Jérusalem en est *a priori* totalement absent. Comment expliquer ce silence ?

(1) Une première solution consiste à conclure que le siège de Jérusalem n'a jamais eu lieu. Cela expliquerait à la fois l'absence de vestiges archéologiques *in situ* et le silence des bas-reliefs ninivites.

(2) À l'inverse, les annales assyriennes ne mentionnent pas Lakish, qui n'est d'ailleurs évoquée qu'une seule fois sur les murs du palais du Ninive. Il est donc possible que ce soit Jérusalem, et non Lakish, qui figure sur ces fameux bas-reliefs. Cela expliquerait le relief montagneux et, surtout, l'absence de scène à l'intérieur de la ville : contrairement à Lakish, Jérusalem n'aurait pas été prise.

(3) D'un autre côté, les murs ninivites dépeignent des scènes de déportation et ne font d'ailleurs aucune mention de Jérusalem. Le fait qu'elle n'ait pas été prise pourrait donc expliquer son absence et la place prépondérante conférée à Lakish. Les Assyriens auraient tenté de camoufler un épisode peu glorieux – pour ne pas dire une défaite – en focalisant l'attention sur la prise de Lakish.

(4) Enfin, une approche plus nuancée consiste à reconnaître la présence de plusieurs villes, voire de plusieurs campagnes militaires, sur les différents bas-reliefs ninivites. Ceux-ci pourraient aussi offrir une synthèse générale illustrant les actions, méthodes et victoires militaires assyriennes. Les détails relatifs à la topographie ou à la prise de chaque ville seraient secondaires, ce qui permettrait dans le même temps de ne pas s'attarder sur Jérusalem, laquelle pourrait avoir été épargnée.

Penchons-nous à présent sur la documentation historiographique. Le siège de Jérusalem est évoqué à la fois par les annales néo-assyriennes et par la Bible hébraïque, ce qui plaide en faveur de son historicité malgré l'absence de vestige *in situ*. Ainsi Sennachérib affirme-t-il : « Quant à lui [Ézéchias], je le confinai à Jérusalem, sa ville royale, comme un oiseau en cage. J'érigeai contre lui des fortifications. » Dans la Bible, les émissaires assyriens se tiennent à l'extérieur des murailles et tentent de démoraliser les habitants en s'adressant à eux dans leur langue (2 Rois 18, 26). Ces derniers en sont, selon eux, réduits à « manger leurs excréments et à boire leur urine » (v. 27), ce qui évoque un état de siège. En revanche, il n'est nulle part question d'une attaque assyrienne contre Jérusalem : pas de rampe d'accès, pas de brèche, pas de bataille. Que s'est-il donc passé ?

Un examen attentif du vocabulaire employé dans les annales assyriennes suggère que les armées de Sennachérib ont eu recours à une tactique de blocus : le verbe « confiner » n'est pas le même que le

verbe « assiéger » employé ailleurs ; les « fortifications » visent à couper les voies de communication, puisque le texte akkadien précise ensuite qu'il était impossible de sortir de Jérusalem. Il s'agit donc bien d'un blocus, une stratégie adoptée par plusieurs souverains néo-assyriens à l'instar de Teglath-Phalasar III et Sargon II, prédécesseurs de Sennachérib. Un tel siège permet d'attendre que les habitants affamés, affaiblis ou malades finissent par mourir ou se rendre, sans combat et donc sans perte pour les assaillants. Cette tactique est d'autant plus judicieuse lorsque la ville est difficile à prendre, comme c'était le cas de Jérusalem grâce aux fortifications réalisées par Ézéchias.

Cette stratégie a-t-elle été payante ? Qui, de Sennachérib ou d'Ézéchias, est ressorti victorieux de ce siège ?

L'ISSUE

Du côté assyrien, Sennachérib affirme avoir « renversé » Ézéchias, lequel envoie ensuite à Ninive un lourd tribut comprenant, entre autres, 30 talents d'or et 800 talents d'argent. Si la victoire assyrienne semble écrasante, quelques détails invitent à nuancer le propos. Tout d'abord, Ézéchias reste en place à Jérusalem ; il n'est pas emmené captif à Ninive, ni ne se déplace lui-même pour apporter un tribut à Sennachérib. D'ailleurs, le tribut n'est pas prélevé à Jérusalem par les Assyriens victorieux : Sennachérib repart sans rien, sauf peut-être avec l'assurance de l'envoi ultérieur d'un tribut. Jérusalem n'est pas pillée, et l'on peut douter qu'elle ait été prise. C'est donc, au mieux, une victoire en demi-teinte pour l'Assyrie.

Du côté de Juda, les données bibliques semblent confuses, voire contradictoires : on évoque tantôt le paiement d'un tribut (2 Rois 18, 14), tantôt un départ de Sennachérib à la suite d'une nouvelle inattendue (2 Rois 19, 7 ; Isaïe 37, 7), et tantôt encore l'intervention d'un messenger divin qui décime le camp assyrien (2 Rois 19, 35 ; Isaïe 37, 36 ; 2 Chroniques 32, 31). La présence de traditions plurielles – et parfois divergentes – autour d'un même événement est assez classique ; il n'est donc pas besoin de supposer l'existence d'une seconde campagne militaire de Sennachérib contre Ézéchias. La documentation assyrienne elle-même

présente une issue ambiguë avec, certes, un tribut versé mais pas de victoire nette, puisque les Assyriens partent sans avoir pris la ville. Enfin, les données bibliques doivent être replacées dans leur contexte théologique ; ainsi le livre des Rois décrit-il ici une intervention divine croissante : (1) le versement d'un tribut signifie la défaite de Juda ; YHWH n'est pas intervenu pour sauver son peuple, peut-être à cause du « péché » évoqué en 2 Rois 18, 14. (2) Le départ subit des Assyriens à la suite d'une nouvelle inattendue est présenté comme providentiel ; YHWH est intervenu, quoique discrètement. (3) Enfin, la mort brutale des Assyriens est attribuée à un messenger divin, preuve d'une intervention spectaculaire de YHWH pour délivrer son peuple.

La gradation de ces trois événements pourrait être confirmée par les livres d'Isaïe et des Chroniques : tous deux omettent le premier, qui ne contient pas de discours prophétique ; quant au second, il est absent du livre des Chroniques, qui ne retient que l'intervention la plus prodigieuse de YHWH. Si donc l'ordre de ces événements dans le livre des Rois répond à une ambition plus théologique qu'historique, il est possible que le versement du tribut ait en réalité pris place après le départ de Sennachérib, ainsi que le suggèrent les annales néo-assyriennes.

ENTRE HISTOIRE ET TRADITIONS

La destruction du royaume d'Israël en 722 et le siège de Jérusalem en 701 marqueront profondément la tradition juive. Les Assyriens y seront présentés comme instruments du châtement de YHWH contre son peuple infidèle. Les tribus du Nord – quelle que fût leur historicité – entreront dans la légende et l'on cherchera leur postérité en Éthiopie comme en Samarie. Les nombreux migrants israélites en Juda apporteront avec eux des traditions orales et écrites, dont certaines seront intégrées par des rédacteurs judéens qui auront néanmoins le mot de la fin. Ainsi la Bible hébraïque présentera-t-elle, dans sa recension massorétique, une perspective et une orientation résolument judéennes, au point de gommer certains détails – tel le tribut versé par Ézéchias – ou de nier la légitimité d'un sanctuaire samaritain. L'ancienne religion israélite

disparaîtra au profit de ce qu'il conviendra désormais d'appeler le « judaïsme ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ELAYI Josette, *Sennacherib, King of Assyria*, Atlanta, SBL Press, 2018.
KALIMI Isaac et RICHARDSON Seth (dir.), *Sennacherib at the Gates of Jerusalem: Story, History and Historiography*, Leyde/Boston, Brill, 2014.
MATTY Nazek Khaled, *Sennacherib's Campaign Against Judah and Jerusalem in 701 B.C. : A Historical Reconstruction*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2016.

Michael LANGLOIS